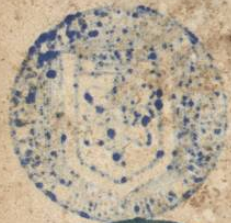


7161
E98
v. 2



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE V.

VOYAGES DANS L'ARCHIPEL ASIATIQUE.

SUMATRA.

On doit une excellente description de cette grande île à M. G. Marsden qui l'a visitée en observateur instruit.

Sumatra, la plus occidentale des îles de la Sonde, est située au sud de l'Asie, vis-à-vis la presqu'île de Malacca; elle a trois cents lieues de long, proportionnellement resserrée, sa largeur varie depuis vingt-cinq lieues dans le nord jusqu'à quatre-vingt-cinq dans le sud. Sa direction générale est presque du nord-ouest au sud-est. L'équateur la coupe obliquement en deux parties à peu près égales. Les habitans de Malacca disent

qu'elle était autrefois unie au continent, et qu'elle en fut séparée par un tremblement de terre.

Une chaîne de montagnes, composée quelquefois d'un double et même d'un triple rang, traverse l'île dans toute son étendue, en se rapprochant davantage de la côte de l'ouest que de celle qui lui est opposée. Le sommet de ces montagnes, quoique très-haut, n'est jamais couvert de neige. La cime du mont Ophir, nommée en malais Gounong-Pasaman, la plus élevée de toutes, est à 2027 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Entre ces chaînes s'étendent de vastes plaines, qui par leur élévation sont la partie la plus tempérée de l'île, la plus agréable à habiter, et par conséquent la plus peuplée : c'est aussi la moins embarrassée par les bois qui couvrent les autres plaines et les vallées d'ombres épaisses. On y trouve de grands lacs sur lesquels les insulaires naviguent, et qui donnent naissance à des rivières ; les plus considérables coulent à l'est. Les chutes d'eau et les cascades sont nombreuses dans un pays dont le sol est si inégal.

Peu de pays sont aussi riches en sources et ruisseaux limpides ; les rivières de la côte occidentale sont très-nombreuses, mais de trop peu d'étendue, et trop rapides pour être navigables ; le ressac de la mer y amoncelle des bancs de sable qui obstruent leurs embouchures.

La chaleur n'est pas aussi forte qu'on pourrait le supposer dans un pays situé sous l'équateur. Le long des côtes le thermomètre varie dans le milieu du jour de 82° à 85° ($22^{\circ} 20'$ à $23^{\circ} 53'$), le matin il est à 70° ($16^{\circ} 87'$). Dans l'intérieur des terres la chaleur diminue rapidement à mesure que le sol s'élève ; de sorte qu'au-delà du premier rang de montagnes, les insulaires font du feu le matin, et le conservent assez tard dans la matinée pour se chauffer. C'est aussi au froid que l'on attribue la lenteur avec laquelle poussent les cocotiers qui sont quelquefois vingt et trente ans à parvenir à toute leur croissance, et souvent ne portent pas de fruit. En général le froid à Sumatra vient de la qualité du sol qui est argileux, et de la verdure épaisse et constante de la terre qui absorbe les rayons du soleil. Le peu de largeur de l'île contribue aussi à sa température modérée, parce que le vent vient directement de la mer, ou ne parcourt qu'une petite étendue de terre, ce qui ne lui laisse pas le temps d'acquiescer un haut degré de chaleur.

La gelée et la grêle sont absolument inconnues des insulaires : cependant des habitans d'un canton montagneux parlent d'une espèce particulière de pluie que l'on y voit tomber, et que des Européens ont supposé être de la neige fondue ; mais le fait n'est pas suffisamment avéré ; peut-être ces

montagnards ont-ils voulu désigner ces brouillards épais qui couvrent le sommet des hauteurs, d'où ils se précipitent en pluie.

L'atmosphère est en général plus sombre qu'en Europe ; on voit rarement des nuits étoilées. Le brouillard, appelé *cabout* par les insulaires, s'élève tous les matins sur les montagnes, et ne se dissipe que trois heures après le lever du soleil, il est d'une densité extrême. Le tonnerre et les éclairs sont si fréquens, que les habitans n'y font pas la moindre attention. C'est pendant la mousson du nord-ouest que les explosions sont les plus violentes ; les éclairs partent de tous les points de l'horizon, le ciel est comme embrasé, tandis que la terre est agitée à peu près comme par un tremblement de terre. Pendant la mousson du sud-est les éclairs sont plus longs, mais leur éclat est moins vif, et le tonnerre se fait à peine entendre. Le long de la côte et dans l'intérieur on voit souvent des trombes.

On ne connaît à Sumatra, comme dans tous les pays situés sous la zone Torride, que deux saisons ; la mousson pluvieuse ou du nord-ouest qui sur la côte occidentale commence en novembre, et la mousson sèche qui commence en mai et finit en septembre, les grandes pluies cessent en mai. Les mois d'avril, mai, octobre et novembre qui se trouvent dans l'intervalle d'une

mousson à l'autre, offrent des temps variables. On éprouve dans cette île des brises de mer qui soufflent régulièrement pendant quelques heures du jour.

Le sol est généralement argileux et rougeâtre, une couche de terreau noir, peu épaisse, le recouvre. Le long de la côte occidentale, le pays plat ou l'espace de terre qui s'étend du rivage au pied des montagnes, est entrecoupé de marais immenses qui souvent entourent des terrains assez vastes, formant autant d'îles et de presqu'îles au milieu des terres ; quelques-unes sont unies, d'autres ont une surface inégale et des bords escarpés, hauts de plus de cent pieds.

L'île est riche en métaux. On y connaît des mines d'or moins abondantes aujourd'hui qu'autrefois, ce qui sans doute est dû à la faute des ouvriers qui les exploitent. Le cuivre ressemble à celui du Japon, si estimé dans le commerce ; le fer est très-commun ; sur plusieurs points de la côte, le sable du rivage est d'un noir foncé et luisant, l'aimant l'attire ; les indigènes savent donner à l'acier une trempe particulière et un degré de solidité dont celui que l'on fabrique en Europe n'approche pas. L'étain appelé *calin* par quelques voyageurs, abonde sur la côte orientale.

La chaîne des montagnes renferme plusieurs volcans en activité, qui occasionent des tremble-

mens de terre assez fréquens , mais rarement désastreux ; on ramasse , dans les environs de ces volcans , du soufre en assez grande quantité. On tire le salpêtre de vastes cavernes qui , depuis l'origine du monde , ont servi de retraite à des chauve-souris et à diverses espèces d'oiseaux dont la fiente a formé sur le sol une couche épaisse. On recueille en divers lieux de la houille que les eaux ont détachée de son lit. Poulo-Pisang , petite île près de l'extrémité méridionale , renferme beaucoup de cristal de roche.

On a découvert dans plusieurs cantons des sources thermales ; dans d'autres des sources de naphte qui s'emploie principalement pour frotter les choses que l'on veut préserver de l'atteinte des fourmis blanches. Dans les endroits où la mer a miné le terrain , les rochers sont escarpés et nus , quelquefois jusqu'à une hauteur considérable ; on y découvre des bois et des coquillages pétrifiés.

La chaîne d'îles parallèle à la côte occidentale , a dû en faire partie ; elle en aura été séparée soit par une convulsion de la nature , soit par l'action continuelle de la mer. Dans les endroits où le rivage est bas ou incliné , la côte , comme celle de toutes les îles des régions équinoxiales , est bordée de récifs de corail qu'un ressac violent bat sans cesse. Cette côte , surtout pendant la mousson du sud-est , est d'un abord difficile et dangereux.

Les quadrupèdes mammifères de Sumatra sont les mêmes que ceux du continent de l'Asie ; les chevaux sont petits , mais bien faits et courageux ; les bœufs et les moutons sont également petits ; il y a des chèvres domestiques et sauvages , des chiens , des chats , des buffles , et les plus gros animaux , tels que l'éléphant , le rhinocéros , l'hippopotame. On y trouve aussi des tigres , des ours , des loutres , des porcs-épics , des pangolins , des babiroussas , des fouines , des civettes , des singes , des écureuils et des chauve-souris énormes.

Le nombre des oiseaux est très-considérable ; il suffit de citer le cou-aou ou faisan argus , qui vit dans les bois et dont le plumage est peut-être le plus magnifique que l'on puisse imaginer ; on y voit des faisans , des perroquets , des pigeons , les hirondelles , des cigognes , des pluviers et plusieurs oiseaux aquatiques.

Les espèces de lézards sont multipliées ; les serpents , les grenouilles , les crapauds sont très-communs ; les rivières sont infestées par des crocodiles. Il est peu de pays où il y ait autant d'insectes. Les termites commettent de grands ravages ; les fourmis rouges vivent sur les arbres , où elles se construisent une demeure solide en unissant ensemble plusieurs feuilles d'une branche avec une matière visqueuse.

Poivre , voyageur français , a observé que la

nature semble avoir pris plaisir à rassembler dans les îles Malaïes ses plus excellentes productions. Tous les végétaux des climats équinoxiaux croissent à Sumatra. Le mangoustau, le durion, le jack, la mangue, le jambou et autres fruits délicieux; l'ananas, la banane, l'orange et le citron y viennent sans culture et en abondance; les cocotiers et d'autres palmiers y forment de vastes bocages.

Les insulaires cultivent avec soin divers arbres et arbrisseaux dont les fleurs se succèdent toute l'année; l'air embaumé par leurs parfums, charme les sens et inspire la volupté; les forêts recèlent une quantité d'arbres précieux par leurs vertus médicales, par leur utilité dans les arts usuel, ou par leur odeur pénétrante; ce sont l'ébène, le sandal, le bois d'aigle et le sapan.

Le riz est l'objet le plus important de la culture; on sème aussi l'igname, la patate, le betel, le piment, le gingembre, le tabac, le sésame dont on tire de l'huile, le turmeric dont la racine donne une couleur jaune; l'indigo qui est la principale teinture employée dans l'île, et beaucoup d'autres plantes. On a vainement essayé d'y faire croître plusieurs végétaux utiles apportés d'Europe; mais depuis les dernières années du dix-huitième siècle, on y a transplanté des îles Moluques, le giroffier, le muscadier et l'arbre à pain qui y ont très-bien réussi.

La production végétale regardée comme la plus importante est le poivre, c'est celle qui a toujours attiré les marchands européens. Le camphre de Sumatra est très-recherché, notamment par les Chinois et les Japonais. On exporte aussi de cette île du benjoin, une sorte de cannelle grossière, des rotins, le dammar, résine dont on se sert comme du goudron; de l'or, de l'ivoire, du soufre, de l'étain et des nids d'oiseaux.

Les Sumatranais cultivent le cotonnier seulement pour leur consommation et le casier; on trouve dans les forêts une grande variété de bois tels que le cayou-tray que son extrême dureté a fait surnommer bois de fer, le tek, le muranti et le maracouly très-estimés pour la charpente, le camonning légèrement coloré, serré et agréablement veiné, qui prend un beau poli et sert pour les gânes des cris ou poignards, le longsauni qu'on emploie dans les ouvrages de tabletterie et de menuiserie.

Des peuples d'origine différente et de races bien distinctes habitent Sumatra. La langue malaïe se parle généralement le long des côtes; d'autres idiomes sont en usage dans d'autres parties de l'île; ils ont une affinité manifeste entre eux ainsi qu'avec le malais; les principaux sont le redjang et le batta; malgré cette affinité, les alphabets et les caractères dont ils se servent ne sont pas sem-

blables. Tous ces peuples écrivent comme nous de gauche à droite, en quoi ils diffèrent des Malais et des Arabes. Ils tracent leurs caractères avec de l'encre sur des bandes étroites et fort longues, faites avec l'écorce intérieure d'un arbre, et pliées en plusieurs carrés dont chacun répond à une page. Le plus ordinairement ils écrivent sur l'écorce extérieure d'un morceau de bambou, tantôt entier, tantôt fendu et coupé en bandes de deux ou trois pouces de large; ils se servent de leurs cris ou de toute autre arme dont la pointe, dans ce cas, leur tient lieu de style. Cette écriture est souvent très-élégante. Le nombre des Sumatranais qui savent lire et écrire est très-considérable.

Les principaux états entre lesquels se divise Sumatra, sont Achen au nord; les Battas plus au sud, vis-à-vis la presqu'île de Malacca; le Menangkabau occupe le plateau du centre. Indrapoura, Anak-Soundjey, Passoumah, sont sur la côte de l'ouest, Siek, sur celle de l'est; les Redjangs, entre les montagnes et la côte occidentale au sud du Menangkabau, les Lampongs, sur la partie basse et méridionale de l'île.

Les Sumatranais sont généralement d'une taille au-dessous de la moyenne et trapus, généralement bien faits; leurs membres sont petits et bien proportionnés, grêles vers les extrémités; les femmes aplatissent le nez et compriment la tête

des enfans qui viennent de naître. Les Sumatranais ont tous les yeux noirs et vifs; quelques-uns, notamment les femmes du sud de l'île, les ont semblables à ceux des Chinois; leurs cheveux sont touffus, d'un noir brillant, ce qui vient en partie de leur usage de les froter d'huile de coco. Les hommes les coupent; les femmes les laissent croître dans toute leur longueur. Les hommes ont peu de barbe; ils l'épilent soigneusement; les prêtres mahométans seuls, en laissent croître une petite touffe à leur menton. Le teint des Sumatranais est d'un jaune rougeâtre; ils sont en général plus blancs que les métis ou races mêlées de l'Inde; les personnes des classes supérieures qui ne s'exposent pas aux rayons du soleil, et surtout les femmes d'un certain rang, sont presque blanches. La plupart des femmes sont laides; on en voit quelques-unes d'une beauté remarquable.

Les personnes distinguées laissent croître excessivement leurs ongles, notamment ceux de l'index et du petit doigt; souvent elles les teignent en rouge avec le suc du cini, arbrisseau indigène; elles en usent de même pour les ongles des orteils.

Les montagnards de l'île sont sujets aux goîtres; ils sont plus robustes, plus blancs et plus grands que les habitans des contrées basses.

Le mélange des Achenais avec les Hindous a modifié leurs traits; ils diffèrent des autres insulaires.



Le vêtement originaire des Sumatranais consistait en une veste, une culotte et un chapeau qui étaient faits de l'écorce intérieure d'une espèce d'arbre long-temps battue. Aujourd'hui les insulaires portent une veste étroite et sans manches, fermée dans toute sa longueur avec des boutons qui sont quelquefois de filigrane d'or; ils l'ont empruntée des Malais. Sur cette veste on met le badjou, robe ouverte par-devant, et serrée depuis les poignets jusqu'aux coudes avec neuf boutons à chaque manche. Le badjou des jeunes gens ne descend que jusqu'à la ceinture; celui des hommes va jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'aux talons; il est ordinairement de toile de coton bleue ou blanche, les plus beaux sont de toile peinte; ceux des grands d'étoffe de soie à fleurs. Le cayen sarrong dont on s'enveloppe par-dessus le badjou, est une pièce d'étoffe peinte en partie, longue de six à huit pieds; quelquefois on le relève et on le laisse pendre négligemment sur l'épaule; d'autres fois on l'entortille au milieu du corps, et on l'arrête sur les hanches; lorsque l'on veut être habillé complètement, on le retient avec le ceinturon du cric qui est de soie cramoisie, et fait plusieurs fois le tour de la taille; il est terminé à l'extrémité par un nœud auquel le cric est suspendu. La culotte ne passe pas le milieu de la cuisse; elle est ordinairement de taffetas rouge

ou jaune; les jambes et les pieds sont nus. La tête est coiffée d'un mouchoir fin ou d'un morceau d'étoffe de couleur blanche ou bleue qui s'arrange en forme de petit turban. Pendant les voyages on porte un toudong ou parasol.

Les femmes ont une espèce de corset qui leur couvre le sein, et descend jusqu'aux hanches; elles mettent par-dessus le cayen sarrong, qui prend la taille sous les bras et tombe jusqu'aux pieds; elles le retiennent simplement en l'entortillant et l'arrêtant sur la poitrine, excepté lorsqu'elles mettent la talli-pending; elle est ordinairement d'étoffe, brodée quelquefois de feuilles d'or ou d'argent, et large d'environ deux pouces; les deux extrémités sont rapprochées par-devant et fixées avec une grande agrafe de filigrane, ornée dans le milieu d'une pierre précieuse naturelle ou factice. Le badjou diffère peu de celui des hommes; il est de même boutonné aux poignets. Elles jettent par-dessus le salendang, c'est une pièce de toile de coton bleue fine et légère, d'environ cinq pieds de long, avec des franges à chaque bout; il pend par-devant; il sert aussi de voile pour les femmes d'un haut rang, quand elles sortent de chez elles; elles ont un mouchoir qu'elles tiennent plié à la main, ou bien étendu sur l'épaule. Quelquefois elles ont leurs cheveux roulés autour de la tête, et arrêtés avec une aiguille d'argent; cette

coiffure est le condyé. Plus souvent elles les relèvent sur la tête en laissant pendre deux petites touffes de chaque côté; un peigne d'écaille de tortue ou de filigrane retient les cheveux; cette coiffure est le sangoll. Les femmes frottent leurs cheveux d'huile de coco; celles qui en ont le moyen, font usage d'huile de benjoin; elles ornent leur tête de fleurs artificielles qui dans certaines occasions sont d'un travail exquis et recherché. Dans le négligé elles la parent de guirlandes de fleurs naturelles ordinairement blanches ou d'un jaune pâle.

Les filles sont distinguées par une petite bande qui fait le tour des cheveux et s'attache par derrière; celles de la classe inférieure l'ont en feuilles, et les plus riches en or; elles ont de plus aux poignets des bracelets d'argent ou d'or; les enfans des deux sexes portent tous des colliers de pièces de monnaie enfilées par un cordon; les petites filles ont autour des reins une chaîne d'argent avec une plaque d'argent en forme de cœur qui pend par-devant.

Les Sumatranais des deux sexes ont la singulière coutume de limer leurs dents; ils se servent pour cette opération d'une petite pierre à aiguiser et se tiennent couchés sur le dos pendant qu'on la fait. Presque tous les teignent en noir avec une huile empyreumatique tirée des écales du coco.

Les grands enchassent quelquefois les dents de la mâchoire inférieure dans une plaque d'or; ils ne l'ôtent jamais.

A l'âge de huit à neuf ans, on perce les oreilles aux jeunes filles, cérémonie nommée *bétendaï*; et celle de limer les dents (*bédaboug*) doit précéder leur mariage; les jours où on les fait sont célébrés par les familles. Dans quelques îles voisines, surtout à Nias, les femmes ont la même coutume que plusieurs insulaires du grand Océan: elles agrandissent l'ouverture faite à leurs oreilles, au point de pouvoir y passer la main; le lobe inférieur touche leurs épaules. Les pendans d'oreille des Sumatranaises sont ordinairement de filigrane d'or, et arrêtés par une sorte de clou à tête qui termine leur extrémité.

Les villages ou dousouns sont toujours situés sur les bords d'une rivière ou d'un lac, pour la facilité de s'y baigner, et de transporter ailleurs ou de faire venir les denrées. On les place sur une hauteur d'un accès difficile, afin de se mettre à l'abri des surprises; on n'y peut aborder que par deux sentiers étroits et tortueux, dont l'un mène aux champs et l'autre au bord de l'eau; celui-ci, en certains villages, est très-escarpé et taillé dans le roc. Les villages étant entourés d'arbres fruitiers dont quelques-uns, tels que les cocotiers, sont d'une hauteur considérable, on ne distingue pas